

PIERRIC DRAÏ

MINI-SÉRIES
EN
FOLIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526740

Dépôt légal : avril 2026

*Merci à Elodie Guitton pour sa patience et ses relectures
constructives.*

Introduction

Au début des années 2000, date à laquelle je me suis tourné vers les séries, la narration télévisuelle a commencé à se tourner vers des épopées-fleuves portées par HBO : *The Wire*, *The Soprano*, *Six feet Under* pour ne citer que les plus connues. Le moyen était alors donné à ces productions de dérouler un fil narratif permettant à leurs personnages d'évoluer et de grandir tout au long des saisons. Ils étaient rarement les mêmes à la fin de ces histoires qu'au moment où on avait fait leur connaissance. En somme, on avait partagé avec eux un pan entier de leur vie, ce qui était délicieux et humainement très riche. Cette tradition de récit au long cours a ainsi perduré de manière stimulante avec *The Shield*, *Breaking Bad* ou encore *Game of Thrones*. Cependant, avec l'arrivée des plateformes dans le courant des années 2010, un nouveau format a progressivement gagné du terrain : la mini-série.

Axée sur seulement une saison, celle-ci a permis aux auteurs de conter une histoire sur un temps beaucoup plus bref, sans risque d'essoufflement à la *Dexter* ou à la *Walking Dead* qui, pour ne citer qu'elles, ont fini par tourner en rond jusqu'à se caricaturer. Par la même, les plateformes ont pu produire beaucoup plus sans risquer d'annuler une série en cours de route quand celles-ci montraient des signes d'audience en baisse. Ce système permettait également de « nourrir » des sériephiles toujours avides de nouveautés. Incontestablement, on s'est aperçu que ces séries gagnaient en intensité ce qu'elles perdaient en souffle narratif. À ce stade, plus que de s'opposer, on a pu constater que format long et court constituaient deux manières complémentaires d'appréhender la narration.

Les mini-séries sont ainsi rapidement devenues le terrain de jeu de productions sachant pleinement tirer parti de leur format ramassé, à commencer par le genre policier. En effet, quoi de mieux qu'une dizaine d'épisodes pour mettre en

place une ambiance, déployer une intrigue et y apporter une résolution sans forcément chercher à y donner suite ? Mais il est également intéressant de noter que de nombreux auteurs ont vu là l'occasion de se risquer à l'adaptation littéraire de romans de renommée mondiale. *The plot against America*, *The Underground Railroad* ou encore *Normal People*... autant de séries passionnantes pour des livres à la notoriété incontestable. Certains ont aussi sauté sur l'occasion pour faire état de scandales de toutes sortes, qu'ils soient médicaux ou financiers et à travers eux, dénoncer les travers de nos sociétés occidentales régies par l'argent. Enfin, les mini-séries se sont avérées idéales pour tirer le portrait de personnages complexes, à portée historique comme *Phillys Schlafly*, ou simplement monstrueux comme *Dahmer*.

Pour autant, même si la mini-série a connu un essor grandissant ces dernières années, elle ne date pas d'hier. Ainsi, Ingmar Bergman, le grand réalisateur suédois, avait déjà adopté ce format, et ce dès 1973, en filmant le déchirement d'un couple sur une dizaine d'années à travers différentes étapes de leur vie. C'est par cette grande porte que je vous propose d'entamer la lecture de ce recueil de chroniques. Et comme, 50 années plus tard, cette œuvre immense s'est vue adaptée par Hagai Levi sous une forme et un propos plus moderne, il était tentant de dresser une comparaison entre ces deux formidables objets télévisuels distincts malgré leur trame narrative similaire. Par la simple magie de l'écriture et de la mise en scène, les deux artistes ont dressé une peinture vivifiante de l'époque dans laquelle évoluent leurs personnages. Un état des lieux de notre monde, qu'il soit passé, présent ou en devenir, que chacune des mini-séries présentées ici s'emploie à décrire au moyen de mises en forme qui leur sont propres et les rendent uniques.

1973

Scènes de la vie conjugale

Ingmar Bergman

Drame intimiste, huis clos

Il n'y paraissait rien

En 1973, Ingmar Bergman effectue en 6 épisodes à mi-chemin entre le théâtre filmé et le cinéma¹, une plongée fictive dans l'intimité d'un couple marié (Marianne et Johan) apparemment uni. Ces deux-là disent s'aimer et ont fondé, avec leurs deux enfants dont on ne verra la frimousse que durant les premières secondes du récit, une famille à l'apparence heureuse. Issus de milieux bourgeois, leur métier (avocate et maître de conférences) contribue à les mettre définitivement à l'abri du besoin. Ils bénéficient donc d'un statut social privilégié qui, s'il ne constitue pas un gage absolu de sérénité, leur permet tout de même de se soustraire à certaines formes insécures de charge mentale. (L'argent ne fait certes pas forcément le bonheur, mais il est toutefois plus confortable de ne pas s'en soucier.) Tous ces éléments réunis contribuent à faire d'eux un modèle d'union que jalouse leur entourage. La preuve en est le dîner plus que tendu où des amis raillent leur bonheur présumé en n'omettant pas d'afficher le dégoût que leur inspire la présence rapprochée de leur conjoint. À ce moment, Marianne et Johan deviennent les témoins passifs d'une tempête qui ne les concerne apparemment pas. Pourtant, la scène d'introduction qui les voyait se confronter aux questions d'une journaliste sur le sens donné à l'amour laissait déjà poindre un équilibre relationnel plus instable qu'il n'y paraissait de prime abord. Lors de la

¹ Bergman en a ensuite tiré un film, sorte de version abrégée de la série originelle.

scène suivante, le couperet tombe aussi soudain que radical : alors que Johan rentre chez lui après une journée de travail, il annonce à son épouse qu'il entretient une liaison avec une de ses étudiantes. Son projet : prendre sa valise et partir au lever du jour en voyage d'affaires à l'étranger durant 6 mois... avec sa maîtresse. Dès lors, le vernis policé de leur relation se fissure brutalement, laissant du même coup échapper moult rancœurs et non-dits au travers de violences verbales, psychologiques et physiques qui, dans un même élan destructeur, ne manquent pas de frapper aussi bien leur destinataire que le spectateur.

Une actrice magnifique

En disséquant ainsi le rapport homme/femme dans une Suède qui lui est contemporaine, Bergman dresse un portrait sidérant de la relation amoureuse et prouve, s'il en est besoin, que « de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas »². De fait, il réussit à filmer l'ambivalence des sentiments avec une âpreté affermie par la sobriété de la mise en scène. En effet, que les échanges entre les deux acteurs se déroulent dans des lieux au décor minimaliste et à la froide blancheur n'est clairement pas un hasard. Toute l'attention du spectateur se reporte sur eux et la caméra n'est là que pour nous restituer leurs innombrables émotions. Et en cela, les interprétations de Erland Josephson et Liv Ullmann, tous deux brillants, rendent palpables les doutes et les souffrances qui traversent leur personnage. Cependant, il est difficile de ne pas mentionner la performance exceptionnelle de celle qui fut l'égérie et la femme du réalisateur suédois tant elle parvient, au travers d'une incroyable expressivité de visage et d'un jeu de main absolument époustoufflant, à transmettre la douleur à l'état brut. Comment ne pas avoir mal soi-même quand la réalité énoncée devant elle par son mari lui laisse échapper un « oh ! » étouffé ? Assise sur le lit conjugal, elle enserme encore plus fortement ses jambes repliées contre sa poitrine tandis que le cadre se projette soudainement sur son

2 Citation tirée du titre du Klub des Losers, « de l'amour à la haine ». Album : Vive la vie.

visage devenu hagard. Comme privée de l'air qui la maintenait jusque là en vie, Marianne entrouvre la bouche. Ses yeux scrutent le plafond tandis que son corps entame un compulsif mouvement de balancier. Physiquement, la scène est d'autant plus violente que la logorrhée se poursuit. Mais Marianne, vaincue, rend les armes. Son regard se perd au loin, elle ne bouge plus, sonnée par les coups reçus. Bouleversant...

Plus qu'une histoire de couple

À la lecture du paragraphe précédent, on pourrait penser que se faire le témoin de ce terrible spectacle relèverait du masochisme à tendance voyeuriste. Mais très vite, on est saisi par la pertinence et la force des propos des deux protagonistes. Chacun pourra également y piocher des éléments faisant écho à sa propre expérience de vie. Il est par exemple étonnant de constater comment le sentiment de culpabilité pousse celui qui l'éprouve à tenter de s'en affranchir, quitte à devenir encore plus odieux envers la personne qu'il fait souffrir. Mais quoi qu'il en soit, on se demande aussi comment on se comporterait dans de telles situations. Et comme il est fort probable que l'on n'en sache rien avant d'y être soi-même confronté, il paraît bien inconfortable de juger leurs réactions. D'autant plus que, comme ils le constatent tous deux, la solitude toxique dans laquelle leur conflit intime les a enfermés ne leur permet pas, quand ils se revoient, de développer leurs états d'âme sereinement et calmement. Ils déversent leur amertume sans filtre ni retenue. Alors, à la fin de chaque épisode, le désir est réel de connaître l'état dans lequel on va les retrouver et ce qui a pu advenir d'eux durant le laps de temps où on les a laissés. Et plus le récit avance, plus on réalise que leur personnage ne se limite pas simplement à des êtres destinés à résoudre leurs problèmes de couple. Ils incarnent également deux visions du monde et nous renvoient à notre propre rapport à l'amour et à la fidélité.

La Suède des années 70

Maintenant, en dehors de cette description suffocante d'une union en déliquescence, Bergman porte également

un regard très critique sur la société de son pays et de son époque. Pour lui, il semble clair que le poids de la religion protestante et des injonctions morales dont elle est garante amènent l'individu à vivre ses relations amoureuses d'une manière qui ne participe pas forcément à leur épanouissement. Ces différents biais nous conditionnent dès le plus jeune âge sans qu'on ait la possibilité d'en questionner leur pertinence. Ils participent alors à rendre uniformes les liens que l'on entretient avec la personne aimée : se marier, fonder une famille, avoir un travail intéressant et rendre visite à ses parents le dimanche. Mais lorsque par hasard, nos envies profondes et nos projections d'avenir prennent une tournure inattendue, c'est tout le rapport au monde et à soi-même qui vacille. Trop tard pour que l'autre n'en subisse pas les conséquences. Et sans aucune garantie que cela aboutisse à une vie plus heureuse que celle dont on a voulu s'extirper.

Les choses ont heureusement changé

Cependant, regarder « Scènes de la vie conjugale » en 2022 apporte son lot de frustrations, car la société occidentale actuelle ne ressemble plus exactement à celle de la Suède dans les années 70. Et si les problématiques de l'époque ne sont pas si éloignées de celles de notre quotidien, notre regard sur les relations hommes/femmes a évolué, ce qui fait que notre empathie pour les personnages s'en trouve déséquilibrée. En effet, les discours de Johan envers les femmes font « légèrement » froid dans le dos. Le fait qu'il abandonne ses enfants sans chercher à créer du lien ne plaide non plus en sa faveur. Et dès les premières scènes, il fait preuve d'une arrogance qui le rend désagréable même si celle-ci ne demande qu'à voler en éclat au fur et à mesure du récit. Bref, pendant longtemps, il nous apparaît insupportable et on en veut même à Marianne d'être aussi bienveillante à son égard. On voit qu'il souffre. On comprend qu'elle puisse l'aimer. Mais il reste jusqu'au bout le méchant d'une histoire qui ne se voulait peut-être pas aussi partisane. Alors, oui, malgré la puissance de ses acteurs, la force de ses dialogues et les émotions que